

—C'est contre lui que tu as tiré l'épée, n'est-ce pas ? Il voulait enlever une jeune fille ?

—Cette jeune fille, c'était Pulchérie !

—Et tu ne m'avais pas dit cela !

—Il y a bien d'autres choses, Sylvestre, que moi, ton élève, ton fils d'adoption et d'amour, je ne t'ai point dites. T'ai-je dit, Sylvestre, mes nuits laborieuses, mes tristesses lorsque je quittais Pulchérie pour m'enfermer seul, sans elle, pour lui gagner à prix d'or sa parure du lendemain, lui faire croire à ma richesse ? Bien des fois, vois-tu, moi qui te parle, j'ai trompé cette chère enfant ; bien des fois je suis sorti de ma maison, lui disant que j'allais au bal, quand je me rendais chez Fragonard pour travailler. —Qu'as-tu donc, Greuze ?" me disait alors Fragonard. —Moi rien, je te jure, ami, j'ai à travailler, voilà tout. Ton atelier, Fragonard, est plus tranquille que le mien. —Mais il fait nuit. —Je peins souvent, tu le sais, à la lumière. —Comme tu es pâle ! —Je suis fatigué de la marche. —Alors je m'assois chez Fragonard, à son propre chevet ; je poussais la besogne avec fureur. Le lendemain, je trouvais souvent de la neige sur le pavé, il fallait revenir ; je parlais. Pulchérie me demandait des nouvelles de mon bal. —J'ai passé de la sorte tout cet hiver ! C'est une cruelle chose, Sylvestre, que d'aimer une jeune fille ! A l'âge de Pulchérie, on ne peut deviner la misère. Elle trouvait ma table bien servie, ma maison abondante, et cependant je n'ai rien... J'emprunte, Sylvestre, j'emprunte ! Emprunter, c'est une honte, n'est-ce pas ? Mais il y a des années comme cela ; je ne vends plus mes tableaux ; les commandes royales me manquent. Je ne veux plus, d'ailleurs, travailler pour la cour, depuis que M^{lle} de Marigny et Watelet m'ont fait l'injure de me préférer Roslin ! Sais-tu ce qu'ils disent ? Quo je ne suis bon à rien, que je m'en vais répétant toutes mes têtes ! Mignard, réponds-moi, n'a-t-il pas mis dans tous ses tableaux la tête de sa fille, la belle comtesse de Feuquières ? Pourquoi me reprocherait-on celle de Pulchérie ? Oui, c'est bien elle, ami, qui m'a servi de modèle pour ma *Cruche cassée*, que tu aimes tant ; pour *l'Accordée de village*, la *Pleureuse*, la *Fille à l'oiseau*, et tant d'autres de mes toiles ! Cette enfant, sais-tu ? c'est l'enfant de ma sœur, c'est presque la mienne, Sylvestre. Mon Dieu, oui, je reproduis partout cette blonde tête ; elle ne quitte plus ma pensée ni ma palette. Jamais cette enfant ne saura que je suis pauvre. Elle est trop belle pour souffrir : elle ne souffrira pas.

—Mais tu souffriras, toi ! et tu veux que j'accepte ton or !

—Tu l'accepteras, Sylvestre, tu l'accepteras ; ne vient-on pas de te priver de ta pension ? Moi, je puis encore lutter, je puis travailler, Sylvestre ! Après tout, en la retirant chez moi, j'ai fait ce qu'un honnête homme devait faire. Mais, ô mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi l'ai-je fait ?

—En prononçant ces dernières paroles, Greuze s'était caché le visage dans ses deux mains ; il pleurait.

—Tu l'aimes donc ? dit Sylvestre.

—L'aimer, reprit-il, oh ! ce n'est rien, j'en suis fou ! Songe à cela, Sylvestre, une enfant que j'ai arrachée à la honte, une fille que j'ai conservée à ma sœur ! Mais rassure-toi, Sylvestre, Pulchérie ne saura jamais ce secret fatal, et tu me jures, ami, de ne pas le lui apprendre ! Je te le répète, je souffrirai, mais je ne veux pas qu'elle souffre !

—Mais le temps pressait ; Pulchérie se rappela qu'elle n'avait pas un moment à perdre, elle cherchait le moyen d'amortir le coup que sa présence allait porter à Greuze. Il était trop tard : elle se trouvait sur son passage. Le silence était devenu profond dans le jardin, les oiseaux gazouillaient ; Sylvestre et Greuze venaient de déboucher tout d'un coup par une charmille...

—Mon oncle, dit Pulchérie, il faut que vous me suiviez sur-le-champ. Une affaire grave vous rappelle chez vous.

—Greuze avait changé subitement de couleur en la voyant, il avait l'air d'un coupable surpris en flagrant délit. L'idée ne lui vint pas cependant que Pulchérie pût avoir écouté cette conversation ; il serra la main de Sylvestre, dont il eut à com-

battre de nouveau les résistances pour l'acceptation de son offre d'argent, et il remonta en voiture avec Fulchérie.

—Eh bien, mon enfant, quo me veux-tu ? lui dit-il ; quelle est cette grande affaire ?

—Vous m'avez trompée, mon oncle, vous ne m'avez pas dit tous les malheurs que j'ai apportés dans votre maison.

—Quels malheurs ? répondit Greuze, qui pensa seulement alors que Pulchérie aurait pu l'entendre.

—Votre ruine, mon oncle ! Je le sais, vous êtes ruiné !

—Qui t'a dit cela ? interrompit Greuze. Je suis riche. T'a-t-il jamais rien manqué ?

—Il me manque votre confiance, mon oncle, reprit-elle en se jetant à son cou. Vous avez des chagrins et vous ne me le dites pas ; il a fallu que le hasard...

—Qu'arrive-t-il donc ?

—Lisez ces papiers, mon oncle, et vous le saurez.

—N'est-ce que cela ? reprit Greuze en cherchant à réprimer son émotion. Nous autres peintres, ne sommes-nous pas alchimistes ? Ne faisons-nous pas de l'or avec nos toiles ?

—Mais, mon oncle, le danger presse, ces hommes sont chez vous ; je les ai vus, je leur ai parlé.

—Tu t'effrayes pour peu de chose, enfant ; je puis les payer, tu ignores mes ressources. Je les apaiserai facilement. Qu'importe après tout ? pourvu que tu sois heureuse avec moi, ma Pulchérie !

—Heureuse ! je le fus ; mais, maintenant, je ne vais plus l'être ; car vous souffrez, je le sais, moi !

—Greuze essaya de sourire, une larme se faisait jour dans ses yeux. Il baissa la glace de la voiture et vit un laquais en grande livrée. La livrée était ventre de biche doublée d'écarlate.

—Un laquais du palais Bourbon ! s'écria Pulchérie avec un pressentiment de joie. Madame la duchesse est peut-être chez vous !

—Le laquais s'approcha de la voiture et remit à Greuze un paquet scellé de trois fleurs de lis, en ajoutant qu'il avait ordre de ne le remettre qu'à M. Greuze, et que c'était pourquoi il avait pris la liberté d'attendre.

—Greuze déchira l'enveloppe, y trouva la commande d'un tableau et un bon de quinze mille livres sur le banquier de la cour.

—Que te disais-je ! reprit Greuze en souriant à Pulchérie, no voilà-t-il pas de l'or tout fait !

—Sans répondre au laquais, il sauta en bas de la voiture et courut au vestibule, où l'huissier attendait toujours.

—Vous me devez mille écus, monsieur, dit Greuze en lui remettant le bon ; je serai moins sévère que vous, je vous donne jusqu'à demain.

—L'huissier se confondit en saluts obséquieux et fit signe à ses recors de le suivre. Greuze monta à son atelier pour écrire ses remerciements à madame la duchesse de Bourbon ; le laquais l'y suivit.

VII

—Pulchérie était rentrée dans sa chambre. Thérèse ne tarda pas à en pousser doucement la porte.

—C'est moi, mademoiselle, c'est moi ! On s'amuse encore à l'heure qu'il est à l'hôtel d'Argental ; mais me voilà... exacte comme le cadran.

—C'est bien, je suis ravie, Thérèse, que la comédie t'ait plu. Le chevalier de Florian y jouait ? reprit-elle négligemment en faisant dégrafer sa robe par Thérèse.

—Le chevalier de Florian ? répondit Thérèse. Attendez donc, mademoiselle, je crois avoir entendu un nom comme ça ; mais il y avait un arlequin qui m'a fait rire et pleurer tout à la fois. Avez-vous jamais vu un arlequin à la scène, mademoiselle ? Celui-ci paraissait, mordienne ! la coqueluche de ces dames ; elles se renversaient sur les banquettes en l'écoutant.

—C'est donc bien gai ?

—Oui, au commencement, et lorsque M. l'arlequin a pris